

Pierre Yergeau, Aki Shimazaki, Michel Tremblay

André Brochu

Numéro 126, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36721ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2007). Compte rendu de [Pierre Yergeau, Aki Shimazaki, Michel Tremblay]. *Lettres québécoises*, (126), 20–21.

☆☆ 1/2

Pierre Yergeau, *La cité des vents*, Québec, L'instant même, 2005, 144 p., 17,95 \$.

Chicago à l'envers

La poursuite du Rêve américain, par un gamin d'Abitibi échappé du cirque.

Dans *La cité des vents*, expression qui désigne traditionnellement Chicago, le Rêve américain tel que le conçoit un tout jeune homme venu des forêts boréales peut se matérialiser à tout moment sous la forme d'un puissant et joyeux désordre qui reproduit le chaos primitif. Les vents peuvent vous empoigner et vous projeter en plein lac Michigan, sans préavis! Telle est la version brutale du Rêve. Il y en a bien d'autres.

UNE COMÉDIE TRAGIQUE : LA VIE

Georges, enfant du cirque qui apparaissait dans le cycle abitibien de Yergeau, notamment dans *Les amours perdues*, est le témoin et, assez modestement, l'acteur d'une petite comédie tragique où se pressent de nombreux personnages fort typés, clochards et sans-abri de tout poil.

Une action très minimale aura lieu : la création du Syndicat des Clochards, grâce à deux personnes, Harry le calculateur obèse et le Professeur, son opposé et son contradicteur de prédilection. Qui sont-ils? Non pas « des fuyards, des tire-au-flanc », mais « les gardiens du Rêve. En quelque sorte des mystiques, vénérant les nouveaux dieux, préparant l'avenir en se promenant parmi les ordures » (p. 46). La description convient tout de même mal au suiffeux Harry, qui n'a rien de mystique, mais Pierre Yergeau ne s'encombre guère de logique, quand il s'agit justement de représenter le bon vieux fond de chaos qui nous habite et qui s'incarne simultanément dans ce qu'il y a de plus matériel, de plus forcené en nous, d'une part, et ce qu'il y a de plus idéal, d'autre part.

UNE TRAGÉDIE COMIQUE : L'AMOUR

L'intrigue qui concerne Georges est plutôt d'une autre nature : sentimentale — car il devient amoureux d'une femme fabuleuse, Aisha? Mara? Sylvia Valley? Huit autres noms la désignent encore. Elle est hantée par le souvenir de son petit frère mort à cinq ans, Vince. Or, l'amour est une entreprise problématique, il est « l'essence même de la vie périssable » (p. 63). On ne s'étonnera pas que cette quête tourne en queue de poisson, tout comme l'aventure dégingandée (si je puis dire) du Syndicat des Clochards.

À vrai dire, rien ne se tient très fort dans le propos narratif, l'auteur étant plus occupé à décrire, en formules flamboyantes et baroques, ses nombreux personnages, et à philosopher qu'à raconter. Car tous les êtres représentés sont un peu métaphysiciens sous leurs haillons, et le narrateur, Georges, l'est aussi. Cela donne un récit



ANDRÉ BROCHU

expressionniste, où les phrases se succèdent sans beaucoup de conséquence ou de cohérence, ballottées de contraste en antithèse. Le décousu règne, d'ailleurs revendiqué comme tel. Mais on est loin de la rigueur d'invention d'un Gaétan Soucy dans *Music-Hall*.



Chicago s'appelle Ogacihic; le Rêve, el Evèr, et la dernière page est farcie de ces mots à l'envers, et même de mots décomposés, qui suggèrent une petite fin de tout, en guise de conclusion.

Par son lyrisme et ses inattendus, ses embardées exorbitantes, cette prose fait parfois penser à Rimbaud, mais la saison en enfer s'aplatit en vadrouille assez peu signifiante à Chicago.

☆☆☆ 1/2

Aki Shimazaki, *Mitsuba*, Montréal, Leméac / Actes Sud, 2006, 160 p., 17,95 \$.

La fille aux trois feuilles

Un roman dont l'action se passe au Japon et se termine à Montréal, voilà qui nous introduit à une forme d'humanité mal connue de nous.

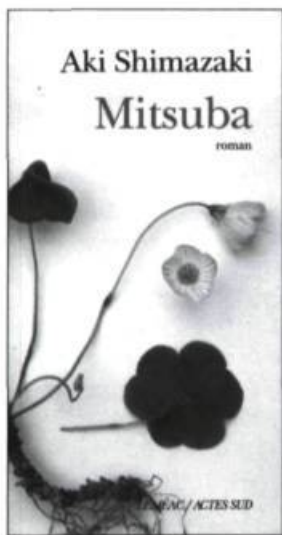
Ce qui frappe à la lecture de *Mitsuba* c'est, d'une part, la parfaite lisibilité du récit et, d'autre part, l'étrangeté des liens qui s'établissent entre les personnages et les institutions auxquelles ils appartiennent. *Appartenir*, en effet, c'est le mot, puisque les compagnies et les banques japonaises exercent un pouvoir tout à fait dictatorial, du point de vue occidental, et que les employés semblent s'y plier avec une résignation étonnante. Le lien entre ceux-ci et celles-là a quelque chose de religieux.

AMOUR ET COMPAGNIE

Que deviennent les sentiments personnels, dans un tel contexte? Takashi Aoki, « homme de commerce » pour la puissante firme Goshima, n'est pas encore marié à près de trente ans, ce qui risque de lui nuire sur le plan professionnel. On constate ici l'extrême dépendance entre la vie publique et la vie privée dans un pays où l'argent est roi. Takashi s'éprend alors d'une jeune et jolie réceptionniste dans l'établissement où il travaille. Yûko Tanase va bientôt répondre favorablement aux attentions qu'il lui prodigue, et le mariage est projeté. Malheureusement, le fils de la banque Sumida qui soutient la compagnie Goshima est lui aussi en quête d'une conjointe, et il est mis en rapport avec la belle Yûko qui, pour des raisons impérieuses (familiales surtout), ne peut se soustraire aux démarches du banquier. Takashi, profondément épris de Yûko, est contraint



PIERRE YERGEAU



d'accepter l'exil à Montréal, où il doit ouvrir une succursale de Goshima.

Quatorze ans plus tard, marié et père d'un enfant, établi à son compte et donc dégagé des liens avec la compagnie qui a causé son malheur, il apprend la mort de Yûko et l'existence d'une fille qui est le fruit de leurs brèves amours. Elle s'appelle Mitsuba, c'est-à-dire « Trèfle à trois feuilles », nom lié symboliquement à son idylle qu'a abritée un café du même nom. Par delà le temps et l'espace, un sentiment très puissant fait donc échec aux contraintes d'une réalité fondée sur le seul pouvoir économique.

Contrairement à ce que nous donne à lire le roman occidental, la dimension d'intériorité, si intense soit la protestation devant le moloch social, est suggérée beaucoup plus qu'elle n'est dite. C'est à travers son comportement d'employé que Takashi, narrateur du récit, laisse percevoir l'intensité de son amour et de son désespoir, sans jamais expliciter ses sentiments. L'antagonisme, qui pourrait sembler simpliste, entre vie privée et vie professionnelle, est transformé par un discret mais remarquable symbolisme, notamment lié à une prédiction d'un devin qui sous-tend tout le récit et annonce la situation finale.

Certains reprocheront à l'auteure, dont le français n'est pas la langue maternelle, de ne guère dépasser le niveau de la dénotation, sans aborder au style véritable. C'est oublier que la connotation est aussi et surtout affaire de symbolique, et Aki Shimazaki maîtrise bien ce registre. De plus, elle écrit une histoire fort articulée sur le plan narratif. Magnifique petit livre!

☆☆☆☆

Michel Tremblay, *Le trou dans le mur*, Montréal, Leméac / Actes Sud, 2006, 248 p. 24,95 \$.

La rédemption des *nobodies*

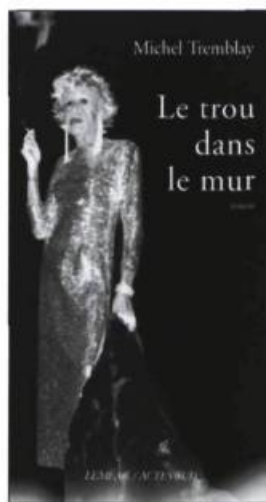
Les histoires que nous raconte Michel Tremblay sont toujours, d'une façon ou d'une autre, des histoires de salut — souvent manqué, évidemment.

On pense à « sainte Carmen » qui est assassinée pour avoir voulu libérer la *Main*, tout en se libérant elle-même.

Dans son plus récent roman, c'est au service de l'ensemble de son œuvre que se met l'écrivain, grâce à une histoire de rédemptions multiples qui concilie adroitement les registres les plus éloignés de son œuvre narrative et même théâtrale.

DE FRANÇOIS LAPLANTE FILS AU VILAIN TOOTH-PICK

Le personnage principal et narrateur est le héros du tout premier roman, *La cité dans l'œuf* (1969), où le jeune auteur laissait libre cours à son imagination fantastique. François Laplante fils, qui était initié aux secrets de l'Univers pour en devenir le sauveur, se retrouve ici dans la peau d'un sexagénaire soumis aux aléas de la dépression maniaque. Le « trou dans le mur », porte fictive et pourtant réelle, lui donne accès au sous-sol du Monument national aménagé en taverne. Grâce à elle, il entre en contact avec des



figures extravagantes, mais tout de même secondaires, « *nobodies* » passablement flamboyants qui ont hanté la *Main* jusqu'à ce que Tooth-Pick, lieutenant de Maurice et exécuteur des basses œuvres du *redlight*, leur règle leur compte. En fait, Tooth-Pick est le véritable maître et son ascendant sur son prétendu chef est dû à l'amour clandestin qu'il lui inspire.

La chanteuse Gloria (« la si peu glorieuse »), Willy Ouellette le roi de la ruine-babines, Valentin Dumas « le Français », Jean-le-Décollé, tous rencontrés (sauf Dumas) dans une œuvre précédente (*Sainte Carmen de la Main*, *La grosse femme d'à côté est enceinte*, *Le cahier noir...*), sont au purgatoire et attendent qu'un confesseur venu les écouter leur ouvre les portes du paradis. François est

cet homme, et il participe donc au salut de ces êtres interlopes, généralement doux et sympathiques, qui ont été les victimes du destin et... de Tooth-Pick.

Quant à ce dernier, il se confie aussi mais en ne souhaitant pas monter au « ciel », plus précisément au musée du Monument national, car ses victimes l'y attendent de pied ferme; mais François refuse de prendre sa place et la belle crapule se voit imposer un salut qui est un supplice... Convenons que cette conclusion ne convainc guère, même dans le cadre permissif du fantastique.

LE PEUPLE DE TREMBLAY

Convenons surtout que toutes les formes de salut et de beauté, violemment imaginaires (comme dans *La cité dans l'œuf*) ou carnavalesques (Le cycle des *Belles-sœurs*, les *Chroniques du Plateau-Mont-Royal*, le cycle des *Cabiers*), autobiographiques (*Les vues animées*, entre autres), sont réunies en bouquet pour nous plonger dans une humanité magnifiquement populaire,

émouvante, drôle et pathétique dont l'unité, malgré le côté disparate, trouve en l'auteur sa vérité et sa force d'attraction.

Tout cela dans une langue saine, expressive, capable de nous transporter au cœur du réel visité par le rêve.



MICHEL TREMBLAY